

Que tu es belle, ma mère ! Par Frère Pierre-Marie DELFIEUX

Article paru en italien dans la revue des Fraternités Monastiques de Jérusalem, *Sources Vives* N° 93

On m'enseigne que tu as vingt siècles et je vois bien que tu as vingt ans. Tout ce que tu as vécu, porté, subi, depuis deux millénaires déjà, ne t'a ni flétrie ni usée. Selon la promesse qui t'a été adressée par Celui-là même qui t'a fondée, les puissances du mal n'ont rien pu contre toi !

Tu as triomphé de mille embûches, enduré revers et tourments, supporté calomnies, indifférences Et persécutions. Mais rien n'a jamais pu t'arrêter, t'abattre ni te faner. Tu as pris des coups, mais Dieu les a guéris. Tu as eu tes torts, mais ils t'ont été pardonnés. Tu as connu des moments d'hésitation, de faiblesse, de médiocrité, mais tu les as finalement tous dépassés. Tu as marché sans te lasser. Tu as tenu sans rompre. Et tu as duré sans vieillir. Tu es l'Eglise du Christ !

Te voici aussi belle, malgré le poids des ans, ou plutôt par la grâce du temps, qu'au premier jour où l'Époux s'est livré pour toi, afin de te sanctifier en te lavant par le bain d'eau qu'une parole accompagne. Tu te souviens: Il voulait te présenter en personne à Lui, toute resplendissante, sans tache ni ride, ni rien de tel, mais sainte, belle et immaculée. Et tu as toujours gardé dans tes yeux ce reflet de grâce divine et cet éclair d'avenir déjà empreint d'éternité. Comme tu étais belle, le jour où tu es sortie de son côté ouvert !

La lumière du jour de Pâques, la joie rayonnante du matin de Pentecôte, éclairent toujours

ton visage. Je te vois encore, Épouse du Christ, Eglise sainte, dans ta beauté première, nuptiale et maternelle, aussi vivante qu'au printemps de Galilée. Le Christ t'a revêtu des vêtements du salut, Il t'a drapée dans le manteau de la justice, comme un jeune époux se met un diadème et comme une mariée se pare de ses bijoux. Ainsi conduite par la main du Dieu Vivant, tu n'as jamais vieilli mais seulement connu des jeunesses successives. Pour toujours, filiale, nuptiale et maternelle.

Je te revois debout à la proue des premières missions apostoliques. Je te revois silencieuse et digne, n'évitant point les coups, sous la poussée des persécutions, surgissant des catacombes. Je te revois te dressant toute droite en face des invasions et faisant de tous ces «barbares» des fils.

Je te revois traversant d'un pas allègre le Moyen Age et la Renaissance; d'un pas plus grave l'aridité des schismes et la folie des guerres de religion. Je revois ton regard embué de larmes émergeant des brumes de l'obscurantisme, de l'inquisition, des croisades, des anathèmes, des tentations de théocratie temporelle et des révolutions. Tu en as pleuré et ces pleurs t'ont lavée.

Par-delà les philosophies faussement éclairées et les messianismes temporels de tous bords, les sécularisations illusives et les idéologies athées, tu transparais. Dans le

roulis des hérésies tu tiens le cap. Au carrefour des fausses pistes tu gardes la route. Au bord des abîmes tu ne glisses pas. Parfois lasse, souvent blessée, combien touchante alors dans ton humilité, tu te relèves toujours. Par la grâce de Celui qui fait pour toi que tout est grâce, te voilà sans cesse rajeunie et raffermie. Comme encore embellie.

Tu es donc celle-là qui monte du désert comme une colonne de nuée, appuyée sur son Bien-aimé. Tu es l'épouse de l'Agneau qui lui a inspiré de le suivre partout où Il va, sûre de la promesse que, même si la brebis venait par impossible à «s'égarer», elle ne serait jamais perdue. Car nul ne peut plus t'arracher de sa main et moins encore de la main du Père.

Je te revois, voici déjà quinze siècles de printemps, parcourant les déserts de Juda, de Scété, de Nitrie, de Cappadoce. Et peuplant partout le monde, méditerranéen d'abord, européen ensuite, et bientôt la terre entière, d'ermitages, de laures et de monastères, tous plus priants, plus recueillis et plus beaux les uns que les autres.

Je te revois dressant ici des oratoires, là des chapelles, ailleurs des églises, plus loin des basiliques, faisant partout surgir des signes de beauté à la louange de son nom.

J'entends ta voix, puissante et calme, tantôt douce comme un murmure, tantôt ferme comme le roc, parlant au monde assoiffé d'amour et de vérité, à travers la parole des Pères et des théologiens, des

confesseurs et des docteurs, des prédicateurs et des mystiques. J'entends la beauté des chants liturgiques, que depuis deux mille ans tu fais inlassablement monter vers Dieu, du grégorien au byzantin, du syriaque à l'ambrosien, de l'éthiopien à l'anglican; à quoi la Renaissance, l'âge classique et les temps modernes, d'un pôle du monde à l'autre et de l'orient à l'occident, ajoutent quotidiennement leur musique et leur voix, en l'unissant à celle des anges !

Que tu es belle, ma Mère, avec tous tes enfants dressés à l'entour de la table, comme des plants d'olivier! Que tu es belle avec ta couronne de saintes et de saints, tes bras chargés de gerbes de nouveau-nés, vêtus de blanc! Et à tes pieds, la foule de tous les fidèles et de tous les repentis, apôtres, évangélistes, vierges, ascètes, martyrs, saintes femmes, pasteurs, jeunes époux, laïcs et consacrés, abrités sous le manteau de ta miséricorde, éclairés de ta parole de vérité, réconfortés par ta sagesse et illuminés de la joie des sept sacrements. Ils portent en eux le pain des forts que tu leur as donné pour en faire des vivants. Tu fais d'eux un corps valeureux en marche vers Dieu.

Toi qui exorcises, pardonnes, penses et guéris, tu écarteras de nous la laideur du mal. Toi qui éclaires, bénis, institues, consacres et unis, tu rends à nos âmes la splendeur de la grâce. Tu illumines nos visages et fais remonter l'allégresse de nos cœurs, en faisant de nous des fils de la Lumière et des enfants du Jour. Tu es la Mère du peuple de Dieu.

Y a-t-il au monde quelque chose de plus beau que ce que depuis vingt siècles tu as Inspiré, suscité, façonné et

construit ? Y a-t-il au monde architecture plus belle que celle de tes églises romanes et de tes cathédrales gothiques; sculpture plus resplendissante, peinture plus lumineuse, fresques mieux travaillées, tapisseries mieux brodées, enluminures mieux tracées, que celles que tu as partout suscitées à la gloire du Christ, de la Vierge, des anges et des saints ?

La plus belle parole est celle de Dieu, et tu la dis. La plus belle musique est la musique sacrée, et tu la chantes. Les plus beaux vêtements sont liturgiques et monastiques et tu les portes. Les plus beaux sentiments sont inspirés par l'Evangile et tu les transmets. C'est toi qui nous donnes tout cela. C'est toi qui apprends ainsi aux hommes et aux femmes de ce monde, aux vieillards et aux enfants, à transcender, par la beauté, l'opacité de la matière et le poids de la durée, pour en faire un tremplin vers l'Esprit et l'éternité.

Que tu es belle, ma Mère, quand tu guides nos pas aux chemins de la paix; que tu nous inities aux secrets de la prière; que tu nous pousses à vivre dans la justice, l'espérance et la pureté! Que tu es belle, quand tu nous rappelles que Dieu est notre Père, et qu'en regardant ainsi, comme toi notre Mère, à visage découvert, vers son fils Jésus-Christ, nous réfléchissons tous ensemble une même image, qui traduit déjà sur terre quelque chose de la gloire du Seigneur.

Pour l'heure, je le sais, je te vois encore comme en un miroir. Mais quand viendra le jour du face à face, je te contemplerai en toute ta splendeur. J'entends déjà le chant des anges disant que son épouse pour Lui s'est faite belle. Et je te vois, dans la brillance du Jour Nouveau, Femme qui a le soleil pour

manteau, la lune sous les pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête; descendant du ciel, de chez Dieu, resplendissante de gloire divine et belle comme une jeune mariée parée pour son Epoux. Dans l'aurore des noces éternelles ! C'est alors que nous nous tournerons tous ensemble, tous ensembles unis en toi, vers la plénitude d'amour de Celui qui veut être tout en tous, pour boire, ivres de joie, à la Source de Vie.